

•
Viviane Guini
•

*Toute la violence
du monde*



Viviane Guini

Toute la violence du
monde

© Viviane Guini, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5347-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le sentier de la mort

Quand les hommes meurent, ils partent sur le sentier de la mort.

Leur voyage est long jusqu'au pays sombre, où le soleil se couche, au-delà de la grande prairie.

Leurs pas les conduisent au bord d'un rapide profond.

Alors, les morts se disent : « Impossible d'aller plus loin ! » car des falaises abruptes s'élèvent sur ses rives et leur barrent la route.

Mais le sentier continue au-delà du rapide.

Pour poursuivre leur périple, les morts doivent s'engager sur un pont glissant taillé dans le tronc d'un pin écorcé.

De l'autre côté du pont, six personnes les attendent.

Dès que les morts arrivent au milieu de la passerelle, elles leur jettent des pierres.

Les esprits scélérats tentent de les esquiver.

Ils tombent du tronc dans les eaux tumultueuses qui grouillent de démons.

Ballottés par les tourbillons, les malheureux vont et viennent entre les griffes de leurs diaboliques bourreaux.

Quelquefois, l'un de ces pauvres hères parvient à grimper sur un rocher.

À l'horizon, il aperçoit le pays des esprits vertueux.

Celui où il n'ira pas.

Les esprits des hommes vertueux ne cherchent pas à éviter les pierres.

Ils franchissent le rapide sans encombre et accèdent au pays des Chasses-Éternelles.

Il est encore plus beau que la grande prairie.

Il n'y a jamais d'orages.

Le ciel y est toujours bleu, l'herbe verte et les bisons nombreux.

C'est un pays de fêtes et de danses.

(Issu d'une ancienne légende amérindienne)

PREMIÈRE PARTIE
AURORE, 1972.

Je vais parler maintenant Daniel.

La pluie redouble. C'est bien. J'aime ce pays d'eau et de terre grasse. Je vous ai demandé de venir et vous êtes là. Il y avait si longtemps. Vous avez vieilli vous aussi. Je reconnais ce pli sur votre front. Plus creusé. L'automne s'est installé. Je regarde les grands hêtres par la fenêtre. Ils pleurent leurs feuilles. J'attends que la dernière tombe. Qu'ai-je de mieux à faire aujourd'hui ? Je suis une très vieille femme. Je suis fatiguée, Daniel. Je sens que la vie s'en va. Je respire difficilement depuis peu. Un jour prochain, le souffle va me manquer. Je serai vide. Il sera l'heure. Non. Ne niez pas. Vous ne savez pas. Je vous ai demandé de venir parce que le temps presse désormais.

Je vais parler, Daniel. Vous me l'avez toujours interdit et j'ai respecté votre parole. Pour ne pas ajouter au malheur. Par fidélité envers vous. La pluie redouble. Nous nous entendons à peine dans la pénombre du soir et vous tremblez. De froid ? Vous avez peur. Peut-être sommes-nous morts l'un à l'autre de votre terreur.

Je m'appelle Léonce d'Archambaud-Béguin. Je suis issue d'une noble lignée. Cela vous blesse encore ? Il n'est plus temps Daniel. Il est bien tard. Emmanuel a disparu. Antoine se bat au bout du monde. Aurore part à leur recherche et va se perdre. Je le sais. Je le sens. Il y a cette lettre.

Regardez-les, Daniel. Ils s'agitent sur la grande scène du monde. Ils se cognent. Ils hurlent. Ils tombent. Ils tendent les mains. Ils appellent au secours. Dans les coulisses, Simon Ackerman tire à son gré leurs pauvres ficelles de pantins impuissants. Je ne peux plus rien désormais. La pluie redouble. Elle noie le chagrin. La famille d'Archambaud va s'éteindre. Votre lignée à vous s'épuise à rechercher sa route. Aurions-nous pu ensemble leur offrir, à La Sauvette, ce havre protégé où retrouver la paix ? Nous nous sommes heurtés aux préjugés. À nos propres fantômes. On m'a déclarée rebelle. Apatride, on vous a rejeté aux frontières de l'histoire.

Alors je vais parler maintenant Daniel. Et vous allez leur dire. Avant qu'il ne soit trop tard. Avant qu'à leur tour, ils ne s'écrasent contre les murs du théâtre et ne sacrifient leurs enfants, ne massacrent leurs pères et ne reconnaissent plus leurs propres frères.

J'ai claqué la porte

J'ai claqué la porte.

Je viens de décider que je ne retournerai jamais en arrière et me voilà sur le trottoir poussiéreux de ma banlieue natale, avec la vieille valise écossaise au bout du bras.

Ivry achève une de ces journées caniculaires qui attisent l'odeur d'abattoir si caractéristique de toute mon enfance. Ici, on ne ressent l'été que par ses puanteurs, les lambeaux de gris délavé qui pendent du ciel et les jambes nues des gamins, sales depuis le matin.

Moi, je me poste à la fenêtre des jours entiers, pour fixer, absente, les trains de la gare Masséna, en attente d'un miracle. Parfois, les glaces italiennes du bout de la rue ou l'interminable queue à la piscine nous arrachent, ma sœur Joëlle et moi, à un quotidien dévasté. Pour le reste, les mégères à tabliers de nylon cancanent à la porte du Félix Potin d'en face. Les deux retraités du premier, chauves et acariâtres, pourfendent les gros titres de l'Huma, placardée à l'entrée de la cité. Et la pauvre vieille croupit là aussi, assise sur le muret du square, vidant et remplissant avec des gestes d'automate son antique cabas en toile, en psalmodiant inlassablement les débris incohérents de sa misérable vie.

C'est fini. Je ne les haïrai plus. J'ai vingt ans. Une histoire saccagée. Ma décision est prise. Je vais retrouver mon ami d'enfance, Emmanuel, celui qui a disparu de mon existence il y a dix ans. Emmanuel. Sa folie. Mon repère. Depuis je n'ai plus aucune nouvelle. Je survis. Le désastre, c'est ma sœur Joëlle qui me l'a raconté. Elle prétend que notre vie a basculé le jour où cet étranger bourru a fait irruption chez nous. Un physique d'ours, vêtu comme un cosaque, le cheveu sombre, touffu et l'œil mauvais. Il s'était présenté à notre porte un dimanche matin. Mon père s'était exclamé : « Toi ! Ici ! » Nous l'avions vu se décomposer. Il avait entraîné l'homme dans l'escalier, nous laissant seules aux soins de ma mère, sans un mot d'explication.

On l'avait attendu longtemps ce jour-là. Ma mère avait à peine ouvert la bouche. « Les filles, pas de toilette aujourd'hui. Je ne fais pas bouillir d'eau. Et à

midi, on finira la soupe de légumes d’hier. Je n’ai pas l’intention de préparer à manger. » Elle avait asséné cela d’une voix dure, presque méchante. Lorsqu’il était enfin rentré, il semblait avoir vieilli d’un coup. Mes parents se sont enfermés dans le salon. Joëlle et moi avons collé notre oreille à la porte. Mon père bredouillait :

— Cette canaille veut beaucoup d’argent. Je ne pourrai jamais payer. C’est un fou, Machanka. Assoiffé de vengeance. Je vais essayer d’obtenir des heures supplémentaires. Tu pourrais trouver un emploi toi aussi ?

Un gémissement violent lui a répondu. Après un long silence, ma mère a articulé :

— Non. Nous allons quitter ce pays où nous n’aurions jamais dû mettre les pieds. Les souvenirs de la guerre fourmillent. Chacun raconte. Les morts, les disparus, les médailles, les traîtres. Nous sommes étrangers. Tu n’as pas fait la résistance. J’ai passé quatre ans cachée dans une soupente. Demain, j’irai chercher des visas et des billets d’avion pour Montréal. Au loin, tout sera effacé.

Aujourd’hui encore je ne sais pas qui est le monstre qui a détruit ma famille en l’espace de quelques heures. Mais il faudra bien que j’en aie le cœur net.

Nous ne sommes pas partis. Après la visite du Tartare, l’atmosphère de la maison a changé. Mon père se tuait au travail. Ma mère s’évaporait. Elle a cessé de parler, de s’occuper de son foyer, de sortir. Entre ses longues migraines qui la clouaient au lit, sa fatigue permanente et ses stations prolongées sur le divan du salon, momifiée dans ses bandelettes de douleur, elle ne nous voyait plus, Joëlle et moi. Rapidement, elle s’est adjoint les services de quelqu’un pour prendre soin de nous. Six mois plus tard, mon père est parti au bureau un matin et n’est jamais revenu. Elle s’est alors empressée de quitter le monde à sa façon. Il aurait peut-être mieux valu qu’elle s’en aille pour de bon. Mais l’arrivée de ce géant hargneux venait de détruire sa seule raison de vivre : mon père.

Un jour de novembre elle nous a traîné ma sœur et moi à la gare Saint-Lazare pour une destination mystérieuse. À l'époque, le village de Sainte Camille était coupé du monde. On atteignait Comblot, à quelques kilomètres de là après un long changement à Caen. Et ça avait été des coups de sifflet, des bras inconnus qui me posaient au sol, une course dans un tunnel malodorant. Ma mère s'énervait. Des messieurs à casquettes donnaient des ordres contradictoires. Et puis ce vent glacial, et le brouillard qui avait dû embarquer avec nous.

— Maman, où on va ? Avait fini par hasarder Joëlle alors que nous venions de nous effondrer sur un banc déserté de la gare.

— Hors de ce monde. Celui-là, il n'en vaut pas la peine.

Voilà ce qu'elle a répondu, ma mère.

Au bout d'un temps interminable, on s'est retrouvées comme trois voleuses dans le vestibule d'une grosse bâtisse couverte de vigne vierge. C'était immense. C'était inconnu. C'était terrorisant. L'odeur de cire incrustée dans le vieux bois, les empilements de manteaux d'enfants surchargeant le perroquet et le grand seau à charbon coincé dans l'entrebâillement d'une porte, c'est tout cela qui m'a sauté au visage lorsque nous sommes entrées. Face à nous, un escalier imposant descendait vers une obscurité suspecte. Et d'un coup, une horde de gamins surexcités a surgi de nulle part. En deux temps trois mouvements, ils nous ont embarquées dans des dédales de couloirs, jusqu'à une caverne d'Ali Baba mansardée, au sol jonché de cubes et de jouets en plastique dépareillés.

Pendant ce temps-là, ma mère a fait ses adieux aux deux propriétaires du lieu et s'est éclipsée sans nous embrasser. Peut-être craignait-elle une séparation douloureuse. Mais elle avait plutôt, une fois encore, basculé dans ses paradis intérieurs. Le monde est devenu pour moi un labyrinthe régi par des codes incompréhensibles.

Le domaine, je ne l'apprendrai que bien plus tard, appartenait à une branche ruinée de la famille d'Archambaud, de fervents catholiques, contre-révolutionnaires en leur temps. La demeure en gardait tous les signes extérieurs de richesse : mobilier d'époque transmis de père en fils, argenterie à table,

personnel de maison et incrustation de dentelles sur le linge brodé aux armes familiales. Mais Mme Henriette et sa fille Léonce, les dernières représentantes de cette noblesse déchue, se voyaient désormais contraintes d'arrondir leurs fins de mois. Le patrimoine ne suffisait plus. Il n'était pourtant pas question de travailler. En pratiquantes zélées, elles avaient choisi d'héberger de « pauvres enfants sans famille », faisant ainsi d'une pierre deux coups : sauver leur dignité et accomplir de bonnes œuvres.

Je me demande encore comment ces deux maîtresses femmes ont réussi à régner sur « La Sauvette » pendant près de trente ans et à maintenir cet endroit hors de tout statut administratif officiel. Ce n'était ni un home d'enfants, ni un foyer, ni aucun de ces havres sociaux bardés de personnels qualifiés et de règles strictes, censées remettre dans le droit chemin les égarés de la vie. Non. C'était un lieu à part. Léonce avait de l'humour en baptisant son domaine « La Sauvette ». C'était bien vu : des gamins sauvés in extremis de catastrophes familiales plus rocambolesques les unes que les autres ; un quotidien précaire parce que chacun d'entre eux craignait en secret d'être arraché une énième fois à ce semblant de chaleur auquel il se raccrochait ; enfin et malgré tout cela, une éducation rigide, rythmée par la prière du soir et la peur de la punition, telle que les deux héritières l'avaient probablement vécue elles-mêmes.

En ce temps-là, Mme Henriette n'était déjà plus toute jeune. Invariablement vêtue d'une longue robe noire, droite comme un i, les cheveux blancs noués en un chignon bas, elle portait autour du cou un camée piqué sur un ruban de velours qui accentuait encore sa mise guindée et son air altier. On tremblait devant Mme Henriette et on filait doux, enfants, personnel et même Léonce sa fille. Lorsqu'elle sortait sur le perron qui dominait l'immense jardin, la canne pointée vers un ciel menaçant, criant le nom de l'un d'entre nous à pleins poumons, tout le monde savait dans la maison que le dîner imposerait un silence honteux et que ce n'était pas le soir à tacher la nappe empesée ! Léonce, elle, allait avoir quarante ans. Énergique, bien faite, adorant les enfants, pourquoi vivait-elle seule avec sa mère dans ce coin perdu de la campagne normande ? Voilà qui alimentait les rumeurs les plus extravagantes.

Dans le village, on aimait à grossir le roman des malheurs de Léonce ou de ses tumultueuses aventures passionnelles. Léonce se montrait ferme, un peu brutale même, mais c'était elle qui venait nous border dans notre lit et qui fermait l'œil quand nous revenions la bouche tachée du jus des framboises dont nous nous